

était à l'ancre au milieu du courant ; et le jet de fumée qui s'élevait de l'avant à travers le calme de l'air matinal, m'apprit d'où m'arrivait cette délicate attention.

Une autre balle me rappela que je ferais mieux de garder quelque souffle vie pour refroidir ma soupe, et je me hâtai de battre en retraite en arrière des sables et vers le fer à cheval où j'aperçus que le bruit du fusil avait fait sortir soixante-cinq êtres humains des trous de blaireau que j'avais jusqu'alors supposés sans locataires. Je me trouvai au milieu d'une foule de spectateurs, quarante hommes environ, vingt femmes et un enfant qui ne pouvait pas avoir plus de cinq ans. La sordidité et l'aspect repoussant de cette assemblée dépassaient toute description, et je frissonnais à l'idée de ce que devait être leur vie au fond des trous de blaireau.

La troupe déguenillée se mit à rire, d'un rire comme j'espère n'en entendre plus jamais de semblable. Ils gloussaient, piaulaient, sifflaient comme j'entrais au milieu d'eux ; quelques-uns se jetaient littéralement par terre dans des convulsions d'ignoble joie. En un instant, j'avais laissé aller la tête de Pornie, et, irrité au delà de toute expression par les aventures de la matinée, je me mis à cogner à poings fermés et de toute ma sur ceux qui se trouvaient le plus près de moi. Les misérables tombaient sous mes coups comme des quilles, et le rire fit place à des cris plaintifs de grâce, tandis que ceux qui n'avaient pas encore été touchés m'embrassaient les genoux, et m'imploraient en toutes sortes de langues étrangères de les épargner.

Dans le tumulte, et au moment où je commençais à me sentir très honteux d'avoir cédé si vite à ma mauvaise humeur, une voix fluette, aiguë, murmura en anglais par-dessus mon épaule :

— Sahib ! Sahib ! Ne me connaissez-vous pas ? Sahib, c'est Gunga Dass, le maître télégraphiste.

Je fis demi-tour sur le champ et face à l'interlocuteur.

J'avais connu Gunga Dass, quatre années auparavant. C'était un Brahmine du Deccan, prêté par le gouvernement du Punjab à l'un des États de Khalsie. On lui avait confié là un bureau secondaire de l'administration du télégraphe, et, lors de notre dernière rencontre, c'était un fonctionnaire jovial, ventru, de port avantageux.

Aujourd'hui, toutefois, l'homme était changé à ne pas le reconnaître. J'avais sous les yeux un squelette flétri, sans turban, presque nu, avec de longs cheveux collés en mèches et des yeux caves pareils à des yeux de morue. Sans une cicatrice en forme de croissant sur la joue gauche, suite d'un accident dont j'étais responsable, je ne l'aurais jamais reconnu. Mais c'était indubitablement Gunga Dass, et, j'en remerciai le Ciel, un indigène parlant anglais, capable au moins de m'expliquer tout ce qui m'était survenu ce jour-là.

La foule se recula à quelque distance tandis que je me tournais vers le misérable objet, en lui ordonnant de me montrer quelque moyen de m'échapper de ce cratère. Il tenait à la main une corneille fraîchement plumée, et, en réponse à ma question, il gravit d'un pas lent une plate-forme de sable où s'ouvrait la ligne des trous, et se mit silencieusement en devoir d'y allumer un feu ; chiendent sec, pavots de sable, et bois flotté brûlent vite ; et je tirai quelque consolation du fait qu'il y mit feu au moyen d'une allumette souffrée ordinaire. Quand ils formèrent brasier devant lequel, dûment

embrochée, fut placée la corneille, Gunga Dass commença :

— Il n'y a que deux sortes d'hommes, monsieur : les vivants et les morts. Quand vous êtes mort, vous êtes mort, mais quand vous êtes vivant, vous vivez. Si vous mourez chez vous et que vous ne soyez pas mort lorsque vous arrivez au *ghât* pour y être brûlé, vous venez ici.

« Dans les épidémies de choléra, on vous emporte pour vous brûler presque avant que vous soyez mort. En arrivant au bord de la rivière, l'air frais peut-être vous ranime ; et alors, si vous êtes seulement un peu vivant, on vous met de la boue dans le nez et dans la bouche, et, en fin de compte, vous mourez. Si vous êtes un peu plus vivant, on vous met plus de boue ; mais si vous êtes trop vivant, on vous laisse en paix et on vous mène ailleurs. J'étais trop vivant, et je protestai avec colère contre les indignités qu'ils s'efforçaient de me faire subir. En ce temps-là, j'étais Brahmine et fier. Maintenant je suis un homme mort et je mange des corneilles et d'autres choses. On me retira de mes lindeils lorsqu'on vit que j'étais trop vivant, puis on me donna des médicaments pendant une semaine, et je survécus heureusement. Alors on m'a envoyé par voie ferrée d'où j'étais à la station d'Okara, avec un homme pour prendre soin de moi ; et, à la station d'Okara, nous rencontrâmes deux autres hommes, et on nous conduisit tous trois à dos de chameau, la nuit, de la station d'Okara à cet endroit-ci, et on m'imprima violemment une impulsion d'en haut jusqu'au fond, et les deux autres succédèrent, et je suis toujours ici depuis deux ans et demi.

— Il n'y a pas moyen de sortir d'ici ?

— Aucune espèce de moyen. Tout d'abord, quand j'arrivai, je fis de fréquentes tentatives, comme tous les autres, mais nous avons toujours succombé sous le sable qui est précipité sur nos têtes.

— Mais pour sûr, interrompis-je, le côté de la rivière est ouvert, et cela vaut la peine de braver les balles ; tandis qu'à la nuit...

J'avais déjà mûri un plan sommaire d'évasion qu'un instinct naturel d'égoïsme m'empêchait de livrer à Gunga Dass. Lui, cependant, devina ma pensée secrète presque aussitôt formée ; et, à mon profond étonnement, il fit entendre un long ricane ment étouffé de moquerie.

— Vous ne pourrez pas. Mais vous pouvez essayer. J'ai essayé, moi. Une fois seulement.

La sensation de terreur sans nom et d'abjecte épouvante contre laquelle j'avais en vain essayé de me raidir, m'envalait complètement. Mon long jeûne, de concert avec l'agitation violente et forcée de la course à cheval, m'avait exténué, et je crois réellement que, pendant quelques instants, j'agis comme un aliéné. Je me ruai contre l'impitoyable talus. Je courus tout autour de la base du cratère, blasphémant et priant tour à tour. Je rempai parmi les joncs du côté de la rivière, sans autre résultat qu'une retraite brusque chaque fois, parmi des agonies de terreur nerveuse, devant les balles qui labouraient le sable autour de moi, — car je n'osais envisager la perspective d'une mort de chien enragé parmi cette hideuse foule, — et je tombai finalement, à bout de force et de délire, contre la margelle du puits. Personne n'avait pris garde un instant à une exhibition dont la seule pensée, aujourd'hui, me met le rouge au front.